Document généré le 30 juin 2025 22:19

Anthropologie et Sociétés

La recherche interlinguistique sur les noms de couleur
Quelques considérations méthodologiques

Paul Kay

Volume 23, numéro 3, 1999

L'ethnolinguistique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015618ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015618ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Kay, P. (1999). La recherche interlinguistique sur les noms de couleur : quelques considérations méthodologiques. *Anthropologie et Sociétés*, *23*(3), 69–90. https://doi.org/10.7202/015618ar

Résumé de l'article

RÉSUMÉ

La recherche interlinguistique sur les noms de couleur Quelques considérations méthodologiques

Les nombreux travaux, issus de l'étude interlinguistique sur les termes de couleur de Berlin et Kay (1969), dont les plus récents exemples sont Kay et al. (1997) et Kay et Maftï (sous presse), ont été critiqués pour les raisons suivantes: (1) plusieurs langues contiennent des mots qui expriment à la fois des propriétés de couleur et des propriétés de non-couleur; (2) dans plusieurs langues, les mots exprimant des propriétés de couleur ne forment pas une classe morphosyntaxique homogène; et (3) les soi-disant résultats des travaux qui s'insèrent dans la lignée de Berlin et Kay (1969) sont le produit d'une méthode de recherche biaisée. Je réponds à chacune de ces accusations.

Mots clés : Kay, couleur, termes de couleur, sémantique lexicale, évolution des langues, hypothèse d'émergence

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA RECHERCHE INTERLINGUISTIQUE SUR LES NOMS DE COULEUR[1]

Quelques considérations méthodologiques

Paul Kay

En 1969, Berlin et Kay ont appliqué les procédures de Lenneberg et Roberts (1956) visant à susciter la production de noms de couleur auprès de locuteurs de 20 langues de la région de San Francisco; ils ont ensuite ajouté à ces données celles de travaux décrivant les termes de couleur de base dans 78 langues, pour énoncer finalement les deux hypothèses suivantes :

> En somme, nos deux résultats principaux indiquent que [1] les référents des termes de couleur de base dans toutes les langues semblent être tirés d'un ensemble de 11 catégories perceptuelles universelles, et [2] ces catégories sont encodées dans l'histoire d'une langue donnée selon un ordre partiellement fixe.
>
> Berlin et Kay 1969, note 4

Après la publication de ces hypothèses, qui contredisent la doctrine de l'époque, un grand nombre d'études sur le terrain ont tenté de mettre ces hypothèses à l'épreuve auprès de locuteurs unilingues dans leur environnement natal (dans la mesure du possible[2]). La conséquence des résultats de ces études et d'autres travaux a été qu'un bon nombre de modifications ont été apportées au modèle de Berlin et Kay. Les principaux points révisés étaient : 1) l'ajout, à la proposition originale d'encodages successifs de couleurs focales, de l'idée d'un raffinement successif des partitions de l'espace perceptuel des couleurs ; 2) le remplacement de l'idée d'un nombre fixe de 11 catégories perceptuelles universelles par l'idée des 6 primitives d'Hering (noir, blanc, rouge, vert, jaune, bleu), combinées à un sous-ensemble restreint de leurs disjonctions et intersections possibles ; 3) la reconnaissance du fait que certaines langues ont des termes englobant les teintes et les catégories achromatiques — par exemple, un terme dénotant la disjonction entre noir, vert et bleu, ou entre blanc, rouge et jaune ; 4) la reconnaissance du fait

1. Je voudrais exprimer ma gratitude à David Wilkins pour m'avoir donné ses commentaires et pour m'avoir permis d'utiliser ses données et son analyse qui portent sur les associations de mots dans la langue arrernte ; celles-ci sont présentées à la Figure 1. Je voudrais également remercier Luisa Maffi pour ses commentaires sur une version antérieure de cet article ainsi que Catherine Léger et Olivier Tardif pour la traduction du texte et des citations.

2. Par exemple, Berlin et Berlin (1975), Dougherty (1975, 1977), Hage et Hawkes (1975), Harkness (1973), Heider (1972a, 1972b), Heider et Olivier (1972), Heinrich (1972), Kuschel et Monberg (1974), MacLaury (1986, 1987), Maffi (1990b), Monberg (1971), Senft (1987), Snow (1971) et Turton (1978).

qu'il existe en réalité deux séquences d'évolution, se chevauchant occasionnellement mais étant généralement successives : (i) la division des catégories disjonctives, y compris celles discutées au point 3), en six primitives d'Hering et (ii) l'assignation subséquente d'un nom aux catégories intersectives comme rose, violet, brun, orange et gris ; et 5) la pleine reconnaissance du fait qu'il n'y a probablement rien de magique, comme l'avaient considéré à titre d'essai Berlin et Kay (1969), au nombre 11 comme limite maximale du nombre de termes de couleur de base qu'une langue peut posséder[3].

Récemment, certaines objections sont apparues au sujet de la méthodologie de l'étude mondiale sur les couleurs (*World Color Survey* ou WCS) et des travaux similaires dans la lignée de Berlin et Kay (1969). Je ferai ici l'examen des objections qui, à mon avis, sont les plus importantes tout en tentant de distinguer les critiques utiles des critiques injustifiées. Les principaux auteurs de ces critiques sont John Lucy, John Lyons, l'équipe de B. Saunders et J. van Brakel ainsi qu'Anna Wierzbicka. J'ai déjà traité ailleurs des arguments de Lyons (Kay sous presse) et ne le ferai donc que sommairement ici. Les critiques de Saunders et van Brakel que je parviens à comprendre sont exprimées tout aussi clairement par Lucy. Berlin et moi avons déjà fait paraître une réponse aux plus récentes critiques de Saunders et van Brakel (Saunders et van Brakel 1997, Kay et Berlin 1997). Par conséquent, je ne traiterai des critiques de Saunders et van Brakel qu'indirectement, par le biais de ma réplique à Lucy[4].

3. Les principaux travaux qui proposent ces révisions sont Berlin et Berlin (1975), Kay (1975), Kay *et al.* (1997), Kay *et al.* (1991), Kay et Maffi (sous presse) et Kay et McDaniel (1978).

4. À part leur flamboyante affirmation que la théorie psychophysique et psychophysiologique actuelle de la vision est en plein désarroi en ce qui concerne la perception de la couleur, Saunders et van Brakel déplorent le fait que les auteurs de Berlin et Kay (1969) ont *tenu pour acquis*, depuis le début, une corrélation entre vision et langage et ont construit leur recherche de manière à donner la fausse impression d'avoir *découvert* cette corrélation. L'examen du texte de Saunders et van Brakel ne révèle aucune preuve étayant cette affirmation. L'examen du texte de Berlin et Kay et des circonstances dans lesquelles il a été rédigé montre le contraire. Plus particulièrement, Berlin et Kay ont employé à la fois les stimuli et les méthodes de Lenneberg et Roberts visant à susciter la production de termes de couleur — qui ont mené leur recherche dans le but de déterminer les effets whorfiens dans le vocabulaire des couleurs. Saunders et van Brakel, après avoir affirmé que les résultats empiriques de Berlin et Kay découlent directement de la méthodologie utilisée, tentent tout de même de fournir une autre explication (que celle donnée par Berlin et Kay) à ces résultats ! Leur explication est celle donnée par Tornay (1978 : xxxi), à savoir que les universaux de la sémantique des termes de couleur sont en réalité le résultat de la domination progressive de l'Ouest (Saunders et van Brakel 1997 : 198). Berlin et Kay (1969) ont explicitement relevé neuf cas où l'expansion du vocabulaire des couleurs impliquait l'emprunt d'un terme à une langue écrite majeure ou à une langue influencée par une langue écrite majeure ; des études détaillées dans la lignée de Berlin et Kay ont rapporté des cas semblables de ce type d'influence (par exemple Dougherty 1975, 1977). Tout en admettant l'influence fréquente des langues coloniales sur les langues à tradition orale avec lesquelles elles entrent en contact, Kay et Berlin (1997) font remarquer que l'existence répandue, dans les langues à tradition orale, de termes englobant vert et bleu et de termes englobant rouge et jaune, ne peut vraisemblablement pas être le reflet de la réalité dans les langues européennes à l'ère coloniale.

La principale et plus récente formulation des objections de Lucy, quant à la méthodologie employée dans la WCS et quant à tous les travaux dans la lignée de B et K[5], se retrouve dans Lucy (1997). Dans cet article, Lucy énonce trois grands points :

Premier point de Lucy : *Dans plusieurs langues ou dans toutes les langues, les mots dénotant des propriétés de couleur dénotent également des propriétés de non-couleur.* (Une des deux critiques principales de Wierzbicka [1990] sera également discutée sous ce point[6]).

Deuxième point de Lucy : *Dans plusieurs langues ou dans toutes les langues, les mots qui servent à exprimer des propriétés de couleur ne constituent pas une classe morphosyntaxique.*

Troisième point de Lucy : *Les résultats de B et K découlent de leur méthodologie.*

Réponse au premier point de Lucy

Le principal exemple que donne Lucy de l'encodage simultané des informations de couleur et des informations de non-couleur est tiré de la description classique, faite par Conklin, des noms de couleur en hanunóo (Conklin 1955). Cette

5. L'abréviation « B et K » sera utilisée pour faire référence à tous les travaux s'inscrivant dans ce courant général de recherche, y compris les travaux d'autres que Berlin et moi.
6. L'autre critique principale de Wierzbicka est qu'elle croit que « la PERCEPTION de la couleur a très peu à voir avec la question de la CONCEPTUALISATION de la couleur. Quels que soient les phénomènes qui se produisent dans la rétine ou dans le cerveau, ceux-ci ne sont pas reflétés directement dans le langage » (1990 : 102-103, les majuscules sont dans le texte original). J'imagine qu'on doit interpréter ce passage comme signifiant que les phénomènes se produisant dans *les régions* du cerveau *responsables de la vision* ne sont pas reflétés dans le langage. Vraisemblablement, Wierzbicka n'a pas voulu dire que le langage lui-même n'est pas représenté dans le cerveau. On doit plutôt interpréter ses propos comme voulant dire que, d'un point de vue physiologique, les centres ou les processus cérébraux cognitifs supérieurs servent d'intermédiaires entre les *stimuli* visuels et les catégories de couleur exprimées dans les langues. Mais si c'est le cas, alors ces centres cognitifs supérieurs responsables de la catégorisation linguistique semblent être présents dans certaines espèces apparentées à l'être humain. Wierzbicka ne parle pas des travaux montrant que la reconnaissance et la catégorisation des couleurs chez les êtres humains et chez les espèces apparentées sont similaires à la reconnaissance et à la catégorisation des couleurs chez les primates de l'ancien monde et les enfants d'âge prélinguistique, ce qui n'est pas le cas pour les primates du Nouveau Monde (par exemple Bornstein *et al.* 1976, De Valois *et al.* 1974, Essock 1977, Grether 1939, Matsuzawa 1985 et Sandell *et al.* 1979). Ces travaux suggèrent fortement, par exemple, que les chimpanzés, les singes de l'ancien monde et les enfants humains en bas âge ont les *catégories* rouge, jaune, vert et bleu, alors que les singes du Nouveau Monde ne les ont pas. Wierzbicka n'explique pas la distinction qu'elle fait (et sur laquelle elle insiste) entre perception et conceptualisation, mais si les catégories désignées par les mots « rouge », « jaune », « vert » et « bleu » reflètent la conceptualisation wierzbickienne, alors les chimpanzés, les singes de l'ancien monde et les jeunes enfants sont aussi capables de cette conceptualisation. L'affirmation de Wierzbicka, à savoir que les catégories de couleur qu'on retrouve dans les langues naturelles sont le reflet de la conceptualisation plutôt que de la perception, semble prédire que des catégories telles que rouge, jaune, vert ou bleu sont absentes chez les espèces n'ayant pas la faculté du langage, mais les faits semblent montrer que ce n'est pas le cas.

description rend très clair le fait que le mot *(ma)rara ?*, englobant le « bordeaux, rouge, orange, jaune et des mélanges où ces qualités semblent être prédominantes », sert également à exprimer la propriété de « sécheresse ou dessication » et que le mot *(ma)latuy*, englobant le « vert pâle et les mélanges de vert, de jaune et de brun pâle », peut également exprimer la propriété d'« humidité ou de fraîcheur ». Lucy tire une de ses phrases favorites de ceux qui critiquent B et K : « Une section humide, luisante et de couleur brune d'un bambou fraîchement coupé est *malatuy* et non *marara ?* » (Conklin 1955 : 190, cité dans Lucy 1997 : 324). Ainsi, *latuy* peut signifier quelque chose comme *green* (vert) en anglais dans le sens de *colored green* (de couleur verte) et peut signifier quelque chose comme *green* (vert) dans le sens de *unripe, immature* (non mûr, jeune). En anglais, *a green twig* (une petite branche verte) peut être de couleur brune et *an apple which is green in color* (une pomme de couleur verte) peut être mûre ou non[7]. Nous ne supposons pas que ces faits posent un problème à l'affirmation que l'anglais contient un terme de couleur de base *green*, puisque nous tenons pour acquis que le sens exprimant la couleur et le sens exprimant le concept non-mûr sont simplement deux sens distincts. Mais comment peut-on savoir que ceci n'est pas également le cas en hanunóo ?

Conklin nous dit que *latuy* peut être utilisé pour désigner la propriété de couleur verte et qu'il peut être utilisé pour désigner la propriété de succulence. La question de savoir si le mot *latuy* est vague en ce qui a trait aux notions de « de couleur verte » et de « succulence » ou s'il est polysémique n'est pas abordée par Conklin. Lucy présume implicitement le premier cas. Il est intéressant de noter que Lyons (sous presse), en fournissant le même argument que Lucy contre B et K à propos de *latuy* en hanunóo et en le rapprochant même de *khlôros* en grec classique, demeure conscient du problème de la distinction entre un mot vague et un mot polysémique. Il déclare catégoriquement que, contrairement au mot de l'anglais *green* (vert/non mûr, jeune), « le sens de *khlôros se* référant à la couleur est indissociable de son sens plus général » (Lyons sous presse). Il est clair, dans le contexte, que l'affirmation de Lyons s'applique également à *latuy* de l'hanunóo. Cependant, il ne donne aucun argument en faveur de la monosémie de *khlôros* et de *latuy*. Wierzbicka propose une variante du même commentaire, comme suit :

> Bien sûr, on pourrait dire que le caractère humide que suggère *latuy* est un trait sémantique distinct, qui peut être AJOUTÉ à une description en termes de teinte, de luminosité ou de saturation. Mais les données présentées par Conklin suggèrent que, dans l'esprit du locuteur, le caractère humide ou juteux N'EST PAS un trait sémantique indépendant : il est plutôt une partie intégrante du même prototype qui représente la sorte de vert associée à ce mot.
>
> Wierzbicka 1990 : 119, les majuscules sont dans le texte original

7. Une conversation de cuisine récemment entendue :
Elle (coupant un citron) : C'est le citron le plus vert que j'aie jamais vu.
Lui (tendant le cou) : Veux-tu dire de couleur verte ou non mûr ?
Elle : Non mûr.

Ce que Conklin écrit véritablement à propos du statut théorique de la relation entre le sens se référant à la couleur de *latuy* et d'autres noms de couleur en hanunóo se limite à ce qui suit :

> La base de la classification de ce Niveau I [c'est-à-dire les signifiés de couleur des quatre termes de couleur de base de l'hanunóo, y compris *latuy*] semble avoir certains corrélats qui se trouvent au-delà de ce qu'on considère habituellement comme l'étendue de différentiation chromatique, et qui sont associés à des phénomènes non linguistiques de l'environnement externe.
>
> Conklin 1955 : 191

Ce passage ne dit rien sur la question d'opposition entre l'idée de traits sémantiques distincts et l'idée d'un prototype irréductible, ni non plus sur la question plus générale de l'imprécision par rapport à la polysémie. Il constitue la seule affirmation que fait Conklin sur la relation théorique entre les signifiés de couleur et les signifiés de non-couleur en hanunóo. Une relation métonymique ou métaphorique entre le sens se référant à la couleur *green* (vert) ou *grue* (terme anglais désignant « vert » ou « bleu ») et les concepts de jeunesse ou de succulence est très répandue dans les langues du monde, y compris dans celles qui s'apparentent à l'anglais, comme les langues germaniques, romanes et celtiques (Kay sous presse), et aussi dans un grand nombre de langues à tradition orale comme l'hanunóo. Dans les langues européennes, sur lesquelles il existe de nombreuses études, la relation consiste en deux sens différents plutôt qu'en un prototype irréductible ou une sorte d'imprécision. La question doit être étudiée dans les langues les moins bien connues ; il ne suffit pas d'affirmer que la situation dans ces langues est l'opposé de celle des langues mieux connues.

L'interprétation que fait Lucy de l'exemple de Conklin (« of newly-cut bamboo » [d'un bambou fraîchement coupé]) est comme suit :

> [...] les termes ont d'autres valeurs de signification, des valeurs de signification qui ne sont pas, malgré les affirmations d'autres auteurs du contraire[8], de simples connotations de couleur mais qui concernent d'autres valeurs référentielles typiques. Cela n'est *pas* que la « simple »[9] connotation [...], c'est la référence directe, pure et simple.
>
> Lucy 1997 : 324, 326

Ainsi, Lucy ne tient compte que de deux possibilités en ce qui a trait à la relation entre les éléments faisant référence à la signification de la couleur et à la signification de la non-couleur des mots de couleur : 1) les significations se référant à la couleur constituent la dénotation, et les significations se référant à la non-couleur, les connotations d'un seul sens (faux) ; et 2) les significations se référant à la fois à la couleur et à la non-couleur forment la dénotation d'un seul sens (vrai). Lucy ne considère pas la possibilité que *latuy*, par exemple, a plus d'un sens.

8. Lucy ne précise pas de qui il parle.
9. Encore une fois, la source de cette citation n'est pas révélée. À plusieurs reprises, Lucy (1997) attribue des propos insensés ou offensants à des adversaires qu'il n'identifie pas, par exemple ceux qui ont apparemment formulé « des jugements prématurés à propos de systèmes de couleur "déficients" ou de systèmes "primitifs" d'un point de vue de l'évolution » (Lucy 1997 : 341).

Lucy discute d'un deuxième exemple d'une langue non occidentale dans laquelle les termes de couleur véhiculent de l'information de non-couleur. Cet exemple, comprenant les mots désignant le « jaune » en zuni (qui inclut « orange »), est révélateur pour deux raisons. Premièrement, la discussion de Lucy, basée sur celle de Hickerson (1975), révèle, par inadvertance, comment les analyses peu approfondies peuvent masquer les similarités sémantiques entre les langues. Deuxièmement, la comparaison de cet exemple avec celui de *latuy* de l'hanunóo montre l'utilité de la distinction entre les cas conjonctifs et les cas disjonctifs d'associations des éléments de signification de couleur et de non-couleur d'un mot donné.

Après sa discussion sur l'hanunóo, Lucy poursuit en disant :

> Prenons un deuxième exemple. Dans une des premières études portant sur les termes de couleur de la langue zuni, Lenneberg et Roberts (1956 : 24) affirment que les locuteurs du zuni ne distinguent pas les couleurs orange et jaune et qu'une seule catégorie lexicale *lhupz/inna* se réfère à ces deux concepts. Les termes du zuni utilisés pour désigner les couleurs semblent être différents des nôtres pour d'autres raisons que celles qui viennent d'être évoquées, c'est-à-dire qu'ils sont aussi différents en ce qui a trait à leurs valeurs culturelles générales et à leurs valeurs linguistiques-systémiques. Le linguiste Stanley Newman (1954 : 87-88) mentionne les faits suivants au sujet des termes du zuni évoquant la couleur jaune :
>
>> Le zuni possède deux lexèmes exprimant la notion littérale de la couleur jaune. Le lexème A serait utilisé dans des contextes comme « chemise jaune » et « peinture jaune ». Le lexème B est employé dans des constructions du type « peau jaune » et « feuilles jaunes ». La différence ne concerne pas la teinte. En fait, le lexème A désigne plusieurs tons de jaune caractérisant un objet, alors que le lexème B renvoie uniquement à un objet qui est devenu jaune (ou une teinte apparentée...) après mûrissement ou vieillissement [...]. Une telle distinction suggère qu'une étude sur les termes de couleur doit reconnaître que de tels termes peuvent exprimer des distinctions autres que celles qui font partie du spectre des couleurs.
>
> En comparant le statut morphologique des différents termes zuni de couleur, Hickerson (1975) en est venue à tirer une conclusion similaire, quoique plus générale, soit qu'il existe deux types de termes de base faisant référence aux couleurs : les mots abstraits et généraux dérivant de verbes et les termes spécifiques dérivant de substantifs (noms et particules). Elle écrit : « Les verbes [se référant aux couleurs] portent, en fin de compte, sur les processus de changement ou de "devenir" : la plupart de ces formes indiquent un état verbal saisi. Les noms et les particules renvoient à la couleur intrinsèque, spécifique à une substance ou à un objet qui ne change pas. En d'autres mots, ces deux types de mots, les verbes et les substantifs, semblent refléter deux types d'expériences essentiellement différentes » (Hickerson 1975 : 228). Ainsi, les significations culturelles et systémiques des termes du zuni sont considérablement différentes des nôtres.
>
> Lucy 1997 : 337-338

L'interprétation du passage de Newman par Lucy et par Hickerson donne un air exotique aux noms de couleur du zuni : « deux types d'expériences essentiellement différentes », et ainsi de suite. Mais la morphologie de l'anglais exprime un

contraste sémantique semblable, voire identique. La catégorie grammaticale des termes de couleur de base en anglais est adjectivale, alors qu'elle semble être nominale en zuni. Cela ne devrait pas nous surprendre : en somali, par exemple, certains termes de couleur de base sont des verbes intransitifs (statifs), d'autres sont des adjectifs, et un de ces termes est un nom (Maffi 1990a). Le zuni et l'anglais possèdent des formes verbales dénotant des événements où quelque chose devient d'une certaine couleur. En anglais, ces verbes sont dérivés d'adjectifs de couleur par des processus dont la productivité est limitée : *to whiten* (blanchir), *to redden* (rougir), *to yellow* (jaunir), etc. Les participes passés de ces verbes causatifs et inchoatifs dérivés servent, à leur tour, de base pour dériver des adjectifs résultatifs, *whitened* (blanchi), *yellowed* (jauni), qui dénotent le fait d'être devenu d'une certaine couleur. Rappelons l'exemple de Newman qui traite du jaunissement par un processus de mûrissement ou de vieillissement ; c'est probablement à ce genre de processus qu'Hickerson pensait lorsqu'elle parle d'« un état verbal saisi ». Le zuni peut très bien contenir des ensembles distincts de termes de couleur qui « reflètent deux types d'expériences essentiellement différentes ». Si c'est le cas en zuni, ça doit être le cas en anglais, et à ce que l'on sache, pour à peu près les mêmes types d'expériences : les couleurs comme des propriétés inhérentes et les couleurs comme des propriétés résultant d'un processus. Du point de vue de la morphologie, alors que les formes inchoatives et résultatives sont dérivées en anglais, les formes correspondantes, en zuni, du moins dans certains cas, semblent être représentées par des racines distinctes. Puisque certains des processus de dérivation formant des termes de couleur résultatifs de l'anglais sont minimalement productifs, la distinction entre les racines distinctes des termes de couleur résultatifs en zuni et le caractère dérivé des termes de couleur résultatifs en anglais ne correspond pas à une différence entre les racines apprises machinalement et les parties dérivées par composition des deux langues. En résumé, un seul contraste sémantique (couleur inhérente/couleur résultant d'un processus) est exprimé dans les deux langues par des processus morphologiques distincts[10].

La deuxième observation qu'on peut faire en se basant sur l'exemple du jaune en zuni concerne le contraste peu souvent discuté entre l'encodage conjonctif et l'encodage disjonctif des informations de couleur et des informations de non-couleur d'un mot donné. Lucy n'est pas le seul parmi ceux qui critiquent B et K à citer des exemples tels que les mots pour « jaune » en zuni et les termes de l'anglais *blond* (blond) et *palomino* (alezan) comme des exemples similaires à *latuy* en hanunóo (Lucy 1997 : 343-344). Mais alors que les mots pour « jaune » en zuni et les termes comme *blond* en anglais ont des significations du genre « jaune » ET « résultat » ou « pâle en couleur » ET « cheveux ou (mobilier) », un mot comme *green* en anglais ou *latuy* en hanunóo ont la signification « de couleur verte » OU « non mûr/succulent »[11]. Pour être qualifié adéquatement de *blond* ou de

10. En ce qui concerne les mots du zuni désignant le « jaune », l'examen d'un éventail de faits d'une langue *connue* montre que le caractère exotique d'une langue moins connue a été exagéré. D'autres exemples de ce type sont discutés dans Kay (sous presse).

11. OU dénote ici le « ou » de la logique. Évidemment, quelque chose peut être caractérisé adéquatement de *green* s'il est à la fois non mûr et de couleur verte.

palomino, un objet doit avoir *à la fois* une propriété de couleur et une propriété de non-couleur. Mais dans le cas de *latuy*, comme dans le cas de *green* de l'anglais, l'objet peut être qualifié adéquatement par ce mot même s'il possède *uniquement* la propriété de couleur ou *uniquement* la propriété de non-couleur. On se souviendra que, dans l'exemple célèbre de Conklin, le morceau de couleur brune de bambou fraîchement coupé est *latuy* par le simple fait qu'il est humide, et bien sûr, un bout de fil teint de couleur verte ou une carte de couleur verte sont *latuy* par le simple fait qu'ils sont de couleur verte.

Le caractère disjonctif de *latuy* suggère que ce mot est ambigu, tout comme *green* en anglais, plutôt que d'être vague, comme Lyons et Wierzbicka l'affirment et comme Lucy le suppose implicitement. Les études à venir sur le vocabulaire des couleurs devront tenir compte de la distinction entre les combinaisons conjonctives et disjonctives de l'information de couleur et de l'information de non-couleur. Ceux qui critiquent la recherche antérieure et actuelle pourraient aussi bénéficier de cette distinction, d'autant plus que les observations de Conklin sur l'hanunóo, publiées il y a plus de 20 ans, jouent un rôle important dans les critiques actuelles.

Mis à part ces problèmes, que peut-on retenir de valable de l'observation que plusieurs langues contiennent des mots dénotant à la fois des propriétés de couleur et des propriétés de non-couleur, parfois contenues dans un seul et même sens ? Berlin et Kay (1969) supposent implicitement que chaque langue dispose d'un ensemble restreint de mots (plus précisément, de sens de mots) dont les signifiés divisent conjointement tout l'espace perceptuel des couleurs. Les principales personnes qui ont critiqué B et K ont proposé, à différents degrés de clarté, que bien que cela soit vrai des langues comme l'anglais et des langues connues d'Europe et d'Asie (et certainement aussi de plusieurs langues des Amériques, d'Afrique, d'Australie et d'Océanie ayant fait l'objet d'études détaillées), ce n'est peut-être pas le cas pour toutes les langues. Il est possible que certaines langues ne possèdent aucun ensemble de sens de mots dont les signifiés recouvrent conjointement tout l'espace perceptuel des couleurs. Cette proposition est aussi connue sous le nom de l'hypothèse d'émergence (HÉ) (*Emergence Hypothesis*) (Kay sous presse ; pour une formulation antérieure de la même idée ou presque, voir Maffi 1990a, qui parle d'évolution *vers* les termes de couleur de base). Il est possible que l'évolution connue *des* systèmes de termes de couleur de base soit précédée — ou accompagnée — d'une évolution vers des systèmes de termes de couleur de base. Seules des études détaillées sur le terrain, menées par des chercheurs qui sont familiers avec la (ou les) langue(s) sous étude, pourront le déterminer. Une évaluation complète de la place qu'occupent les termes de couleur dans la grammaire (comme l'a fortement recommandé Lucy) et de nombreuses observations sur les usages naturels — ainsi que l'établissement d'une correspondance entre ces termes et des stimuli de couleur standardisés — doivent tous faire partie des recherches visant à déterminer si une langue donnée est une langue HÉ[12].

12. L'analyse que fait Levinson (1997) de la langue de l'île de Rossel (Mélanésie) satisfait plusieurs de ces critères. Cette langue semble être de type HÉ parce qu'elle n'a pas de noms pour tous les

Réponse au deuxième point de Lucy

Lucy considère comme une critique dévastatrice pour le programme de B et K le fait que les noms de couleur de base d'une langue ne forment pas une classe naturelle d'un point de vue syntaxique ou morphologique. Il souligne à plusieurs reprises que certains travaux dans la lignée de B et K, qui remontent à Lenneberg et Roberts (1956), se basent sur la corrélation entre les dénotations des mots et un ensemble de stimuli de couleur et ne sont pas fondés sur une analyse morphosyntaxique approfondie des mots en question. D'un point de vue méthodologique, toute tâche consistant à faire correspondre les dénotations des mots à des stimuli de couleur devrait être accompagnée d'une description complète des phénomènes morphologiques et syntaxiques pertinents. Lucy a tout à fait raison là-dessus. C'est d'ailleurs pour cette raison que, dans l'étude originale *Basic Color Terms* (Berlin et Kay 1969), nous avons fait de nombreuses entrevues afin de découvrir quels étaient les termes de base, nous appuyant sur un mélange d'observations morphologiques, syntaxiques et sémantiques avant de déterminer les dénotations des termes.

En ce qui concerne l'analyse des résultats de la WCS, la possibilité de posséder une maîtrise des faits grammaticaux pertinents est forcément plus limitée. Une de nos recommandations aux chercheurs sur le terrain était de prêter une attention particulière aux questions morphologiques et syntaxiques, et nous avons fréquemment correspondu avec eux pendant la période de l'interprétation des données afin d'obtenir de plus amples détails sur la grammaire. L'utilisation des indices qu'offrent les formes elles-mêmes ainsi que des consultations auprès des chercheurs présents sur le terrain à l'origine de l'étude — et parfois auprès d'autres personnes effectuant des recherches sur les mêmes langues ou sur des langues apparentées — permettent à l'équipe de la WCS de croire qu'elle fait.

---

percepts de couleur et non pas parce que certains de ces percepts sont seulement désignés par des mots du type de *blond* (blond). Kay et Maffi (sous presse) passent en revue les données disponibles des 110 langues répertoriées dans la WCS afin de trouver des faits appuyant l'HÉ. Tout en reconnaissant que ces données n'ont pas été recueillies avec l'HÉ en tête, Kay et Maffi relèvent quatre langues qui semblent fournir un appui direct à l'HÉ, et trois autres qui constituent peut-être un appui indirect à l'HÉ. (La dernière possibilité dépend de l'exactitude de la spéculation de Kay et Maffi, à savoir si l'HÉ joue un rôle dans la genèse des catégories jaune/vert.) Un lecteur anonyme pour *Anthropologie et Sociétés* a exprimé ce qui est probablement une inquiétude généralisée selon laquelle les méthodes de la WCS, comme celles de l'étude de Berlin et Kay (1969), militent contre la découverte de langues HÉ. C'est probablement vrai, malgré les résultats de Kay et Maffi, et c'est pourquoi Kay (sous presse), en comparant les résultats de Berlin et Kay et de la WCS avec ceux de Levinson (sous presse), insiste sur le fait que « les données de la WCS [...] n'ont pas été systématiquement recueillies avec l'HÉ à l'esprit et seules les données recueillies *in situ* avec l'HÉ spécifiquement à l'esprit pourront jeter autre chose qu'une lumière blafarde sur cette hypothèse ». Si toutefois on fait la distinction entre les données et la méthode analytique, le problème peut être moins grave que ce que laisse supposer la mise en garde du passage cité. Bien évidemment, « des données recueillies *in situ* avec l'HÉ spécifiquement à l'esprit » sont fortement souhaitables. Mais une fois qu'un chercheur considère l'HÉ, les données existantes peuvent être réévaluées.

d'une manière compétente, le travail qui a trait à l'évaluation des questions grammaticales pertinentes à l'établissement des termes de couleur de base dans les langues qui font l'objet d'études. Il est bien sûr probable que se glissent certaines erreurs et il est certain que, même si les chercheurs possédaient une connaissance complète de la grammaire, il y aurait des termes dans certaines langues dont le statut de base resterait marginal. Je crois que les résultats généraux de notre étude seront néanmoins solides sur le plan grammatical. De toute manière, toutes les données, ainsi que les conclusions que celles-ci permettent, seront disponibles dans l'ouvrage à paraître sous peu, pour ceux qui préfèrent attendre de connaître les faits avant de porter un jugement.

Pour ce qui concerne la méthodologie, Lucy apporte une contribution précieuse lorsqu'il insiste sur une connaissance maximale du statut grammatical des termes de couleur lors de la détermination de leur valeur sémantique. Du point de vue théorique cependant, Lucy semble être limité par une vision du langage selon laquelle il y aurait une correspondance univoque entre les catégories grammaticales et les catégories sémantiques. Par exemple, Lucy fait remarquer que plusieurs adjectifs de couleur en anglais, comme *red* (rouge), forment des verbes en *-en*, alors que ce n'est pas le cas pour d'autres, comme *yellow* (jaune), et que des mots comme *yellowing* (jaunir) existent, mais pas des mots analogues comme **bluing* (*bleuir) ou **orang(e)ing* (*orangir). Plusieurs autres faits semblables ayant trait au chevauchement partiel des sous-groupes morphologiques des termes de couleur en anglais sont évoqués. Lucy déclare, sans toutefois donner des arguments pour appuyer son affirmation, que :

> Ces différences de potentiel morphologique contribuent aux significations de ces termes et proviennent de leurs significations. Plus particulièrement, comment peut-on rendre compte de l'absence des formes en *-en* [...] ou de l'absence des formes en *–ing* [...] ? Il y a clairement ici une différence de signification lexicale qui entraîne leur traitement différentiel.
>
> Lucy 1997 : 328

Il est possible, évidemment, qu'une base sémantique soit responsable de la distribution morphologique observée, mais nous sommes forcés de faire preuve de scepticisme devant l'affirmation confiante de Lucy qu'une telle base sémantique existe, puisqu'il semble être peu disposé à révéler sa source, à moins qu'il ne soit incapable de le faire. Ainsi, Lucy ne considère pas la possibilité qu'il existe une motivation phonologique à l'absence de certaines formes en *-en* ; mais ce n'est pas la principale préoccupation du présent article, comme il n'est pas essentiel de savoir si Lucy a raison de croire que ces sous-groupes morphologiques correspondent à des catégories sémantiques. L'important est que Lucy présume, dans cet article et dans d'autres travaux également, que *chacune* des catégories sémantiques correspond à une catégorie morphosyntaxique et vice-versa. C'est ainsi qu'il conclut que, si les termes de couleur de base d'une langue ne forment pas une classe morphosyntaxique, ils ne peuvent pas former une classe sémantique[13].

13. En faisant l'hypothèse que chaque classe sémantique correspond à une classe formelle, Lucy tombe dans le même piège que celui dont Whorf (1956 [1941]) a déjà été victime en inférant une

Sauf que, contrairement à ce que croit Lucy, les grammaires sont remplies de cas arbitraires du point de vue sémantique. Il n'y a, par exemple, aucune raison sémantique plausible permettant d'expliquer pourquoi l'anglais permet toutes les phrases en (1a)-(1c), mais non celle en (1d), ou encore aucune raison permettant d'expliquer les contrastes de grammaticalité en (2).

(1) a. The motor began to vibrate.
b. The motor continued to vibrate.
c. The motor ceased to vibrate.
d. *The motor stopped to vibrate.

Tous les verbes aspectuels en anglais prennent un complément gérondif (*began vibrating*); aucun ne peut être suivi d'un complément à l'infinitif qui n'est pas introduit par *to* (**began vibrate*); et tous, sauf *stop* (arrêter), peuvent avoir un complément à l'infinitif introduit par *to*. Il serait étonnant qu'il existe une explication sémantique à ce fait.

Les adjectifs de probabilité en anglais démontrent des caprices similaires de valence syntaxique qui ne peuvent pas être expliqués en ayant recours à la sémantique.

(2) a. It is likely/unlikely that Pat will win.
b. Pat is likely/unlikely to win.
c. It is certain that Pat will win.
d. Pat is certain to win.
e. *It is uncertain that Pat will win.
f. *Pat is uncertain to win.
g. It is probable/improbable that Pat will win.
h. *Pat is probable/improbable to win.

Parmi les adjectifs de probabilité, *likely* (probable) et *unlikely* (improbable) permettent à la fois l'extraposition des compléments phrastiques (2a) et la montée des SN sujets (2b). À la fois l'extraposition et la montée sont possibles avec *certain* (certain) (2c) et (2d), mais ni l'extraposition ni la montée ne sont possibles avec *uncertain* (incertain) (2e) et (2f)[14]. L'extraposition est possible à la fois avec *probable* (probable) et *improbable* (improbable) (2g), tandis que la montée n'est ni compatible avec *probable* ni avec *improbable* (2h). Ces faits distributionnels

différence entre les *Weltanschauung* du hopi et celles du soi-disant européen standard moyen sur la base du fait que la grammaire du hopi n'encode pas le contraste sémantique entre passé, présent et futur — sans remarquer que la grammaire de l'anglais n'encode pas non plus un tel contraste.

D'ailleurs, ni le français ni l'allemand (qui font sûrement partie des soi-disant langues « européennes standard moyennes ») ne sont conformes à l'idée whorfienne de l'encodage du temps.

14. Un lecteur anonyme pour *Anthropologie et Sociétés* accepte (2e). Le fait qu'il y ait de la variation interpersonnelle en ce qui concerne les jugements de grammaticalité pour les données en (2) appuie un peu plus l'affirmation que la syntaxe n'est pas en corrélation simple avec la sémantique.

défient toute explication sémantique. Cette distribution (ainsi que plusieurs observations analogues) montre qu'il existe des classes distributionnelles qui ne correspondent pas aux classes notionnelles[15]. De façon analogue, il existe des catégories notionnelles qui ne correspondent à aucune catégorie syntaxique. Nous verrons ci-dessous un exemple tiré de l'étude de Wilkins sur les associations de mots d'une classe notionnelle en arrernte[16], celle de la couleur, qui ne correspond à aucune classe distributionnelle.

Lucy maintient que l'entreprise de B et K n'est pas valable puisque les termes de couleur de base d'une langue donnée ne constituent pas toujours une classe morphosyntaxique et que seulement les ensembles d'éléments appartenant à une classe morphosyntaxique sont des objets valables d'étude sémantique. Il écrit :

> Je répète que la signification ne se réduit pas à la dénotation ; elle dépend aussi de la position structurelle et la détermine. Cependant, dans cette tentative de découvrir la sémantique du langage, on n'accorde pratiquement jamais d'importance à la structure linguistique [...]. Un inventaire d'éléments lexicaux basé sur le contenu ne constitue pas un système linguistique.
>
> Lucy 1997 : 328, 330

C'est cette conviction qui permet à Lucy de ne pas tenir compte des observations comme celles de Maffi (1990b) sur le somali, qui, après une méticuleuse analyse des faits morphologiques, syntaxiques, historiques et dénotationnels, conclut que cette langue contient un ensemble de termes de couleur de base et que ces termes ne forment pas une classe morphosyntaxique homogène. Maffi poursuit en soulignant, comme plusieurs autres auteurs l'ont fait pour d'autres langues — et comme l'ont noté Berlin et Kay pour plusieurs langues en 1969 — que des sous-ensembles morphologiques de termes de couleur peuvent correspondre à la distinction entre les termes de couleur de base ; et les termes de couleur qui ne sont pas des termes de base ; ils peuvent correspondre aussi aux regroupements des couleurs propres aux différents stades d'évolution proposés par B et K, par exemple noir-blanc-rouge parmi les termes de base. En somali, les mots pour « noir », « blanc » et « rouge » appartiennent à une classe morphosyntaxique ; ceux pour « jaune » et « vert », à une deuxième classe ; et le mot pour « bleu », à une troisième classe.

Des travaux récents (et non publiés) de David Wilkins, sur les associations de mots de couleur en arrernte, montrent qu'un ensemble de mots sélectionnés, non pas sur la base de leur distribution, mais seulement par le fait qu'ils dénotent tous des couleurs, constitue, paraît-il, une unité cognitivement réelle. Les résultats de l'expérience de Wilkins, consistant à susciter la production, chez 6 locuteurs de l'arrernte, d'associations libres de 125 éléments lexicaux de classes grammaticales mixtes, sont présentés à la Figure 1. La Figure 1 est la version abrégée d'un polycopié préparé par Wilkins, et tout le texte qui y apparaît est de lui.

15. Voir Hudson *et al.* (1997) pour une série d'exemples de ce type.
16. L'arrernte est la langue qui porte aussi les noms de « arunta » ou « arranda », dans des travaux plus anciens.

Figure 1
Associations de mots en arrernte : tiré d'un polycopié de David Wilkins

L'expérience

— Quatre termes de « couleur » compris dans une tâche d'associations de mots, comportant 125 termes de l'arrernte.

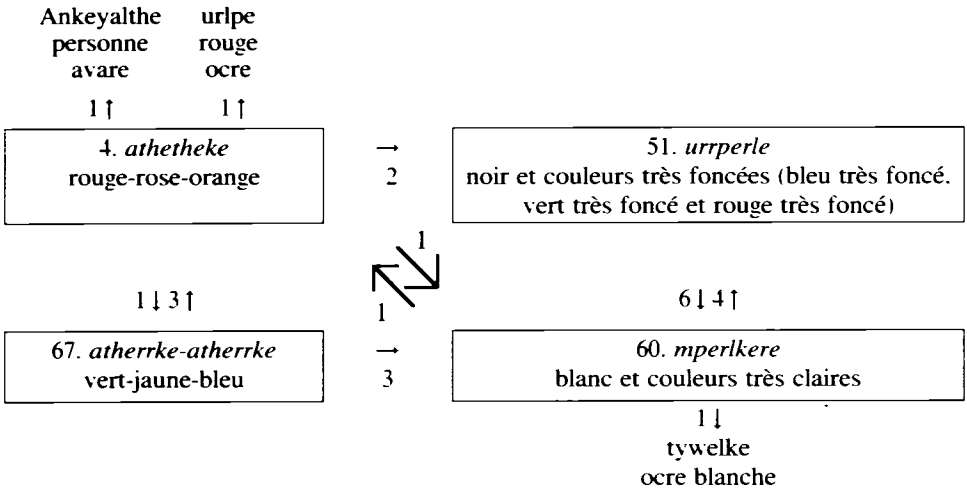
— D'autres termes de la liste sont un mélange de noms, d'adverbes, de verbes, etc.

— Les items de la liste ont été présentés au hasard.

— La tâche a été assignée à six locuteurs adultes de l'arrernte.

— Les flèches désignent les réponses. Le nombre associé à ces flèches indique le nombre de sujets qui ont donné cette réponse.

Les résultats



— Les mots identifiés comme des « termes de couleur de base » suscitent la production, dans la très grande majorité des cas (de 66% à 100% de réponses intrachamps aux stimuli), de d'autres « termes de couleur de base ».

— Il semble y avoir une association particulièrement forte entre *urrperle* « noir et couleurs très foncées » et *mperlkere* « blanc et couleurs très claires ». Pour les six sujets, *urrperle* suscite la production de *mperlkere*, et pour quatre sujets, *mperlkere* suscite la production de *urrperle*.

— Des trois réponses à l'extérieur du champ sémantique (choix interchamps), deux ont été données par le sujet le plus âgé (de sexe masculin). Ces réponses étaient les noms des types d'ocres, qui illustrent la couleur correspondant au terme donné comme stimulus. L'autre terme, *ankeyalthe* « personne avare », a été donné comme réponse à *athetheke* « rouge-rose-orange ». Cette couleur est associée à « avarice », et plusieurs expressions idiomatiques se référant à l'avarice contiennent le terme de couleur.

— AUCUN des 121 autres termes présentés comme stimuli n'a suscité la production des quatre termes de couleur (ce qui confirme l'idée qu'ils forment un ensemble sémantique très uni).

— D'un point de vue formel, ces quatre termes font partie d'un ensemble plus large concernant les propriétés de la surface visible (réfléchissante) des objets.

Cette figure est facile à comprendre et ne nécessite donc pas d'explications. Elle montre que, même si les quatre termes de couleur de base de l'arrernte font « d'un point de vue formel [...] partie d'un plus grand ensemble de termes », chacun de ces quatre mots suscite presque exclusivement la production des trois autres dans un paradigme d'associations libres (à raison de 21 réponses sur 24). Ces quatre mots ne sont jamais offerts comme réponse aux 121 autres termes utilisés dans cette tâche.

Réponse au troisième point de Lucy

Lucy est conscient des résultats des travaux interlinguistiques effectués dans la lignée de B et K et s'évertue à les discréditer :

> [...] que dire du succès de l'approche de B et K ? Après tout, comme le notent souvent les tenants de cette approche, ça marche ! Ces systèmes de couleur existent ! Bien sûr, cela est un fait intéressant et important en soi. J'admets qu'il existe bel et bien quelque chose, mais quoi exactement ? Je soutiendrais que ce qui existe est *une vision des langues du monde à travers le prisme de notre propre catégorie*, plus précisément, un classement systématique du vocabulaire de chaque langue selon la façon dont — et adéquatement — il correspond au nôtre.
>
> Lucy 1997 : 331, l'italique est dans le texte original

Lucy dit que prendre comme point de départ l'espace des couleurs et observer comment chaque langue parvient à le lexicaliser ne peut faire autrement que mener à des résultats universaux comme ceux de B et K. Si cela était vrai, il serait peu probable que tous les relativistes du milieu du siècle ne l'aient pas remarqué. H. A. Gleason (1961) a résumé une opinion qui dominait en anthropologie au cours des années 1940 :

> Il y a une gradation continue de couleurs d'une extrémité à l'autre du spectre. Pourtant un Américain décrivant cette gradation regroupera les différentes teintes sous les distinctions rouge, orange, jaune, vert, bleu, violet ou quelque chose du genre. Il n'y a rien d'inhérent ni au spectre ni à la perception humaine du spectre qui impose une division de la sorte.
>
> Gleason 1961 : 4

On pourrait paraphraser Gleason ainsi : « Si l'on examine la manière dont les mots d'une autre langue divisent l'espace perceptuel des couleurs, on ne trouvera aucun reflet des distinctions qu'on trouve en anglais ». J'aimerais me pencher, en premier lieu, sur la méthode que laisse sous-entendre cette proposition : *prenons comme point de départ l'espace perceptuel des couleurs et examinons comment les lexiques de différentes langues le divisent.* Gleason et ses collègues supposent, tout comme Berlin et Kay, que chaque langue contient un ensemble de mots qui, regroupés, dénotent toutes les couleurs. Il est possible que cette supposition soit quelque peu fausse. Mais il ne découle cependant pas de cette possibilité que l'examen interlinguistique de la dénotation des couleurs garantisse *ipso facto* des résultats de nature universaliste. Gleason (Bohannon 1963 ; Krauss 1968 ; Nida 1959 ; Ray 1952, 1953 ; et plusieurs autres) a en fait prédit que la recherche menée à la manière de B et K ne trouverait pas d'universaux. Il était, et il est encore, *logiquement* possible que chaque langue ait une façon de découper l'espace des

couleurs qui lui soit propre, comme le pensaient Gleason et ses collègues. Si une langue choisie au hasard avait autant de chances de posséder une catégorie de couleur recouvrant par exemple orange, jaune et chartreuse qu'une catégorie recouvrant vert, turquoise et bleu, alors c'est exactement ce que les travaux dans la lignée de B et K auraient trouvé. Lucy écrit : « Les conclusions universalistes découlent de la méthodologie et de la conceptualisation du langage employées dans cette recherche [.] le résultat universel dérive [...] de l'utilisation du tableau de Munsell [...] » (1997 : 338). Nous aurions pu utiliser le tableau de Munsell et découvrir ce que les whorfiens avaient dit que nous trouverions si les lexiques des noms de couleur dans les langues du monde avaient été conformes à l'idée que s'en faisaient les whorfiens[17].

Lucy déclare qu'il va nous dire comment la méthodologie de B et K contient des résultats universels dès le départ : « Afin de voir comment le résultat universel est garanti, observons la procédure dans sa forme la plus usuelle » (1997 : 332). Mais il n'en fait rien.

Le premier argument de Lucy est qu'un grand nombre de langues n'ont aucun mot pour désigner « couleur ». Il dit que, en l'absence d'un tel mot, « nous avons une catégorie conceptuelle ou cognitive, mais pas de catégorie linguistique » (1997 : 332). Si c'était le cas, cette affirmation pourrait faire partie d'un argument selon lesquels les résultats de B et K ne portent pas sur le langage, mais plutôt sur quelque chose d'autre. Mais cette affirmation n'a aucun lien visible avec l'énoncé que les résultats de B et K découlent de leur méthode.

L'argument suivant de Lucy est que le concept de terme de couleur de base de B et K ne tient pas compte de la morphologie et de la syntaxe des langues. « La grammaire même de la langue ne joue pratiquement aucun rôle dans l'analyse » (1997 : 333)[18]. Encore une fois, cela pourrait bien servir d'argument pour montrer que les résultats de B et K portent sur autre chose que le langage, mais cela n'a aucun lien avec l'affirmation que la méthode garantit les résultats.

Le reste de l'argumentation de Lucy selon laquelle la méthode de B et K garantit leurs résultats consiste en une opinion sur la probité scientifique de la recherche actuelle menée dans la lignée de B et K. Lucy écrit :

> [...] maintenant, lorsqu'une catégorie est identifiée, c'est réellement le chercheur qui détermine la couleur (ou la couleur composée) qu'elle représente. Quelle est la probabilité qu'un chercheur rende compte un jour d'un système comprenant des termes qui correspondent à foncé, blanc, violet et brun ? Je soupçonne qu'un tel système serait décrit soit comme ayant les deux termes foncé/froid et clair/chaud, plus deux termes qui ne sont pas des termes de base, soit comme ayant les quatre termes noir, blanc, rouge et jaune. D'une manière ou d'une autre, violet et brun n'apparaîtront pas.
>
> Lucy 1997 : 334

17. Cette remarque a été faite auparavant, par exemple dans Maffi et Hardin (1997 : 350).
18. Ce qui demeure déconcertant, c'est que Lucy termine sa phrase en disant « pourtant notre propre structure grammaticale est vue comme le modèle sur lequel on se base pour identifier les formes de couleur appropriées », même s'il s'est donné du mal, cinq pages auparavant, pour démontrer que les termes de couleur de l'anglais ne forment pas une classe grammaticale.

Quelle sorte de données hypothétiques Lucy a-t-il à l'esprit ? Si le terme qu'il nomme « foncé » comprend les dénotations des termes qu'il nomme « brun » et « violet », alors les termes pour « brun » et « violet » ne sont pas, par définition, des termes de base. Si, par contre, les dénotations des termes pour « brun » et « violet » ne sont pas compris dans celles du terme pour « foncé », alors « foncé » constitue un mauvais choix de mot. Mis à part ce problème, on ne sait pas non plus si Lucy tente de suggérer, par cet exemple d'un lexique hypothétique des couleurs, que de grandes régions de l'espace des couleurs restent sans nom. Si c'est bel et bien sa suggestion, à quelles régions fait-il référence ? La description de Lucy ne révèle pas une vision d'ensemble très précise. Le dernier élément de son argumentation est d'évoquer ses présomptions quant à ce qu'un chercheur travaillant dans le cadre de B et K dirait de ce cas hypothétique. Même si les données fabriquées de toutes pièces étaient claires, les présomptions de Lucy concernant les conclusions qu'un chercheur quelconque travaillant dans la lignée de B et K en tirerait ne constituent pas un argument scientifique.

Les analyses actuelles (non publiées) de la WCS contiennent un bon nombre de cas où les termes de base brun et violet apparaissent dans des systèmes relativement jeunes, sans compter plusieurs cas de termes recouvrant juste brun et violet, d'autres recouvrant juste brun et gris, ou encore quelques-uns recouvrant juste brun, violet et gris. Les chercheurs de la WCS sont en mesure de reconnaître, et reconnaissent effectivement, les données qui mettent en question la théorie. Plusieurs détails de la théorie ont changé depuis 1969, ces changements étant apportés au fur et à mesure de la découverte de nouvelles données. Lorsque les analyses de la WCS seront publiées, l'ensemble complet des choix des noms de couleur donnés aux jetons par chaque informateur sera également publié, ainsi que plusieurs tableaux récapitulatifs générés par ordinateur. La communauté scientifique aura ainsi devant elle les faits nécessaires qui lui permettront de juger si l'association des catégories aux ensembles de données est, comme l'affirme Lucy, sujette aux lubies du chercheur.

Pour résumer le troisième point, Lucy affirme clairement à plusieurs reprises que les résultats de B et K découlent de leur méthode. Deux des trois observations qu'il présente comme des arguments appuyant sa thèse n'ont rien à voir avec cette thèse, et l'argument qui aborde bel et bien cette thèse est basé sur les présomptions de Lucy quant à la classification hypothétique que ferait un chercheur de données hypothétiques et mal définies.

Le texte de Saunders et van Brakel (1997), et plusieurs autres travaux antérieurs de ces auteurs, répète l'affirmation de Lucy selon laquelle les méthodes de B et K garantissent les résultats de B et K. En répondant à Saunders et van Brakel, Berlin et moi avons fait remarquer que l'occurrence répétée de seulement quelques-unes des catégories composées logiquement possibles dans les langues du monde démontre qu'il existe un ordre dans les données interlinguistiques qui ne peut pas être une projection de l'anglais (ou d'autres langues des sociétés industrialisées). Supposons, à titre d'exemple, que *red*, *green*, *yellow* et *blue* sont de pures créations de l'anglais, dont l'existence ne peut être détectée, par exemple, dans le comportement des macaques (Sandell *et al.* 1979) et des chimpanzés

(Matuzawa 1985). Même dans ces circonstances, il n'y a rien en anglais qui suggère que vert-ou-bleu et rouge-ou-jaune devraient être des catégories composées fréquentes dans les langues du monde, que vert-ou-jaune devrait être une catégorie peu fréquente et qu'une catégorie composée rouge-ou-bleu ne devrait exister dans aucune langue (malgré le passage graduel de rouge à violet et de violet à bleu). Lucy (1997 : 334) prétend que la diagnose des catégories n'est pas le résultat de contraintes imposées par les données, mais plutôt celui des lubies du chercheur. Mais la multitude de cas rapportés dans la littérature avant la parution de Berlin et Kay (1969), par exemple de catégories vert-ou-bleu, montrent que cette affirmation ne peut pas être vraie (par exemple, Cuervo Marquez 1924, Franciscan Fathers 1910, Gudschinsky 1967, Prost 1956, Voegelin et Voegelin 1957 — sans parler des nombreuses communications personnelles citées dans Berlin et Kay [1969] ; les auteurs de ces communications n'auraient pu être influencés par la théorie de B et K que s'ils avaient pu prédire l'avenir).

Conclusion

En ce qui concerne le premier point de Lucy, à savoir que les termes de couleur peuvent également dénoter des propriétés de non-couleur, ce fait, pour l'hanunóo, a été discuté dans le premier paragraphe de *Basic Color Terms*. À la lumière des faits évoqués ci-dessus concernant les combinaisons conjonctives et disjonctives des sens de couleur et de non-couleur, il semble probable que chacun des quatre termes de couleur de base en hanunóo est ambigu entre un sens de couleur et un sens de non-couleur, selon une ou plusieurs métonymies systématiques. Mais, même si ces mots de couleur en hanunóo sont monosémiques, c'est à ceux qui critiquent B et K d'expliquer pourquoi les significations des mots de couleur dans cette langue correspondent parfaitement à la classification de B et K. Plus de recherches sur le terrain et moins d'exégèses livresques doivent être faites sur les systèmes de couleur, comme celui de l'hanunóo, où les termes de couleur principaux semblent désigner des informations de couleur et des informations de non-couleur.

Le deuxième point de Lucy, selon lequel les termes de couleur de base ne forment pas toujours une classe morphosyntaxique homogène, est aussi un fait mentionné dans les travaux qui suivent la lignée de B et K. Il a été noté que les sous-groupes morphologiques des termes de couleur de base d'une langue peuvent correspondre aux stades d'évolution de B et K et qu'une distinction morphologique apparaît parfois entre les termes de base et les mots qui ne sont pas des termes de base. Lucy a vraiment tort de croire que les classes sémantiques en général correspondent toujours aux classes morphosyntaxiques ; c'est ce que nous ont montré plusieurs exemples de l'anglais ne portant pas sur les couleurs et l'étude de Wilkins sur les associations libres de termes de couleur en arrernte. Lucy a raison, cependant, de dire que dans les recherches à venir, et plus particulièrement dans les recherches visant à évaluer la validité de l'hypothèse d'émergence (selon laquelle il existe des langues qui n'ont pas de systèmes de termes de couleur de base, au sens de B et K), une plus grande attention devra être accordée à la grammaire des termes de couleur.

Le troisième point de Lucy (également relevé par Saunders et van Brakel), à savoir que les résultats de B et K découlent de leur méthodologie, n'est appuyé par aucun argument solide. D'autre part, la confiance dont témoignaient les relativistes du milieu du siècle à l'égard d'une approche du type de B et K et le fait que les résultats de B et K sur les catégories composées n'affichent pas un caractère propre à l'anglais constituent *prima facie* une preuve montrant que ces résultats ne découlent pas de leur méthodologie.

Article inédit en anglais traduit par Catherine Léger et Olivier Tardif

Références

BERLIN B. et E. A. BERLIN, 1975, « Aguaruna Color Categories », *American Ethnologist*, 2 : 61-87.

BERLIN B. et P. KAY, 1969, *Basic Color Terms : Their Universality and Evolution*. Berkeley et Los Angeles, University of California.

BOHANNON P., 1963, *Social Anthropology*. New York, Holt, Rinehart and Winston.

BORNSTEIN M. H., W. KESSEN et S. WEISKOPF, 1976, « Color Vision and Hue Categorization in Young Human Infants », *Journal of Experimental Psychology : Human Perception and Performance*, 2 : 115-129.

CONKLIN H. C., 1955, « Hanunóo Color Categories », *Southwestern Journal of Anthropology*, 11 : 339-344.

CUERVO MARQUEZ C., 1924, « La percepcion do los colores in alguan trubus indígenas de Colombia », *Proceedings of the International Congress of Americanists*, 20 : 49-51.

DE VALOIS R. L., H. C. MORGAN, M. C. POLSON, W. R. MEAD et E. M. HULL, 1974, « Psychophysical Studies of Monkey Vision-I. Macaque Luminosity and Color Vision Tests », *Vision Research*, 14 : 53-67.

DOUGHERTY J. W. D., 1975, *A Universalist Analysis of Variation and Change in Color Semantics*. Thèse de doctorat, département d'anthropologie, University of California, Berkeley.

———, 1977, « Color Categorization in West Futunese : Variability and Change » : 133-148, *in* B. G. Blount et M. Sanches (dir.), *Sociocultural Dimensions of Language Change*. New York et Londres, Plenum.

ESSOCK S. M., 1977, « Color Perception and Color Classification » : 207-224, *in* D. M. Rumbaugh (dir.), *Language Learning by a Chimpanzee*. New York, San Francisco et Londres, Academic Press.

FRANCISCAN FATHERS, 1910, *An Ethnological Dictionary of the Navaho Language*. Arizona, St. Michaels.

GLEASON H. A., 1961, *An Introduction to Descriptive Linguistics*. New York, Holt, Rinehart and Winston.

GRETHER W. F., 1939, « Color Vision and Color Blindness in Monkeys », *Comparative Psychology Monographs*, 15 : 1-38.

GUDSCHINSKY S., 1967, *How to Learn an Unwritten Language*. New York, Holt, Rinehart and Winston.

HAGE P. et K. HAWKES, 1975, « Binumarin Color Categories », *Ethnology*, 24 : 287-300.

HARKNESS S., 1973, « Universal Aspects of Learning Color Codes : A Study in Two Cultures », *Ethos*, 2 : 175-200.

HEIDER E., 1972a, « Universals in Color Naming and Memory », *Journal of Experimental Psychology*, 93 : 1-20.

———, 1972b, « Probabilities, Sampling and the Ethnographic Method : The Case of Dani Colour Names », *Man*, 7 : 448-466.

HEIDER E. et D. C. OLIVIER, 1972, « The Structure of the Color Space for Naming and Memory in Two Languages », *Cognitive Psychology*, 3 : 337-354.

HEINRICH A. C., 1972, « A Non-European System of Color Classification », *Anthropological Linguistics*, 14 : 220-227.

HICKERSON N., 1975, « Two Studies of Color : Implications for Cross-cultural Comparability of Semantic Categories » : 317-330, *in* D. Kinkade, K. Hale et O. Werner (dir.), *Linguistics and Anthropology : In Honor of C. F. Voegelin*, Lisse, de Ridder.

HUDSON R., A. ROSTA, J. HOLMES et N. GISBORNE, 1997, « Synonyms and Syntax », *Journal of Linguistics*, 32 : 439-446.

KAY P., 1975, « Synchronic Variability and Diachronic Change in Basic Color Terms », *Language in Society*, 4 : 257-270.

———, sous presse, « The Emergence of Basic Color Lexicons Hypothesis : A Comment on "The Vocabulary of Colour with Particular Reference to Ancient Greek and Classical Latin" by John Lyons », *in* A. Borg (dir.), *The Language of Colour in the Mediterranean*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

KAY P. et B. BERLIN, 1997, « There Are Non-trivial Constraints on Color Categorizations », *Brain and Behavioral Sciences*, 20 : 196-202.

KAY P., B. BERLIN, L. MAFFI et W. MERRIFIELD, 1997, « Color Naming Across Languages » : 21-58, *in* C. L. Hardin et L. Maffi (dir.), *Color Categories in Thought and Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

KAY P., B. BERLIN et W. MERRIFIELD, 1991, « Biocultural Implications of Systems of Color Naming », *Journal of Linguistic Anthropology*, 1 : 12-25.

KAY P. et L. MAFFI, sous presse, « Color Appearance and the Emergence and Evolution of Basic Color Lexicons », *American Anthropologist*.

KAY P. et C. K. MCDANIEL, 1978, « The Linguistic Significance of the Meanings of Basic Color Terms », *Language*, 54 : 610-646.

KRAUSS R. M., 1968, « Language as a Symbolic Process », *American Scientist*, 56 : 265-278.

KUSCHEL R. et T. MONBERG, 1974, « "We Don't Talk Much about Colour Here" : A Study of Colour Semantics on Bellona Island », *Man*, 9 : 213-242.

LENNEBERG E. H. et J. M. ROBERTS, 1956, « The Language of Experience : A Study in Methodology », *International Journal of American Linguistics*, mémoire n° 13.

LEVINSON S. A., 1997, « The Theory of Basic Color Terms in Yélî Dnye », *Working Papers of the Cognitive Anthropology Group*, Nijmegen, Max Planck Institute for Psycholinguistics.

———, sous presse, « Yélidnye and the Theory of Basic Color Terms », *Journal of Linguistic Anthropology*.

LUCY J. A., 1997, « The Linguistics of Color » : 320-345, *in* C. L. Hardin et L. Maffi (dir.), *Color Categories in Thought and Language*. Cambridge, Cambridge University Press.

LYONS J., sous presse, « The Vocabulary of Colour with Particular Reference to Ancient Greek and Classical Latin », *in* A. Borg (dir.), *The Language of Colour in the Mediterranean*. Weisbaden, Otto Harrassowitz.

MACLAURY R. E., 1986, *Color in Meso-America : vol. I, A Theory of Composite Categorization*. Thèse de doctorat non publiée, département d'anthropologie, University of California, Berkeley (par la suite révisée et publiée en 1997).

———, 1987, « Color-category Evolution and Shuswap Yellow-with-green », *American Anthropologist*, 89 : 107-124.

MAFFI L., 1990a, *Cognitive Anthropology and Human Categorization Research : The Case of Color*. Département d'anthropologie, University of California, Berkeley.

———, 1990b, « Somali Color Term Evolution : Grammatical and Semantic Evidence », *Anthropological Linguistics*, 32 : 316-334.

MAFFI L. et C. L. HARDIN, 1997, « Closing Thoughts » : 347-372, *in* C. L. Hardin et L. Maffi (dir.), *Color Categories in Thought and Language*. Londres, Cambridge University Press.

MATUZAWA T., 1985, « Colour Naming and Classification in a Chimpanzee (*Pan Troglodytes*) », *Journal of Human Evolution*, 14 : 283-291.

MONBERG T., 1971, « Tikopia Color Classification », *Ethnology*, 10 : 349-358.

NEWMAN S., 1954, « Semantic Problems in Grammatical Systems and Lexemes : A Search for Method » : 82-91, *in* H. Hoijer (dir.), *Language in Culture*. Chicago, University of Chicago Press.

NIDA E. A., 1959, « Principles of Translation as Exemplified by Bible Translating » : 11-13, *in* R. A. Brower (dir.), *On Translation*. Cambridge, Harvard University Press.

PROST A., 1956, « La langue sonay », *Mémoires de l'Institut d'Afrique noire*, 47. Dakar.

RAY V., 1952, « Techniques and Problems in the Study of Human Color Perception », *Southwestern Journal of Anthropology*, 8 : 251-259.

———, 1953, « Human Color Perception and Behavioral Response », *Transactions of the New York Academy of Sciences* (2e série), 16 : 98-104.

SANDELL J. H., C. G. GROSS et M. H. BORNSTEIN, 1979, « Color Categories in Macaques », *Journal of Comparative and Physiological Psychology*, 93 : 626-635.

SAUNDERS B. A. C. et J. VAN BRAKEL, 1997, « Are There Non-trivial Constraints on Colour Categorization ? », *Brain and Behavioral Sciences*, 20 : 167-228.

SENFT G., 1987, « Kilivila Color Terms », *Studies in Language*, 11 : 313-346.

SNOW D. L., 1971, « Samoan Color Terminology : A Note on the Universality and Evolutionary Ordering of Color Terms », *Anthropological Linguistics*, 13 : 385-390.

TORNAY S. (dir.), 1978, *Voir et nommer les couleurs*. Nanterre, Université de Paris X, Publications du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative.

TURTON D., 1978, « La catégorisation de la couleur en musi » : 347-368, *in* S. Tornay (dir.), *Voir et nommer les couleurs*. Nanterre, Université de Paris X, Publications du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative.

VOEGELIN C. F. et F. M. VOEGELIN, 1957, « Hopi Domains », *International Journal of American Linguistics*, mémoire n° 14.

WHORF B. L., 1956 [1941], « The Relation of Habitual Thought and Behavior to Language » : 215-228, *in* J. B. Carroll (dir.), *Language, Thought and Reality*, Cambridge, MIT Press.

WIERZBICKA A., 1990, « The Meaning of Color Terms : Semantics, Culture, and Cognition », *Cognitive Linguistics*, 1 : 99-150.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

La recherche interlinguistique sur les noms de couleur
Quelques considérations méthodologiques

Les nombreux travaux, issus de l'étude interlinguistique sur les termes de couleur de Berlin et Kay (1969), dont les plus récents exemples sont Kay *et al.* (1997) et Kay et Maffi (sous presse), ont été critiqués pour les raisons suivantes : (1) plusieurs langues contiennent des mots qui expriment à la fois des propriétés de couleur et des propriétés de non-couleur ; (2) dans plusieurs langues, les mots exprimant des propriétés de couleur ne forment pas une classe morphosyntaxique homogène ; et (3) les soi-disant résultats des travaux qui s'insèrent dans la lignée de Berlin et Kay (1969) sont le produit d'une méthode de recherche biaisée. Je réponds à chacune de ces accusations.

Mots clés : Kay, couleur, termes de couleur, sémantique lexicale, évolution des langues, hypothèse d'émergence

Some Methodological Considerations Regarding Cross-Language Research on Color Naming

The research tradition stemming from the cross-language study of color terms of Berlin and Kay (1969) and most recently embodied in Kay *et al.* (1997) and Kay and Maffi (in press) has been criticized on the grounds (1) that many languages contain words that express both color and non-color properties, (2) that in many languages words which express color properties do not form a coherent morpho-syntactic class, and (3) that the purported findings of this tradition of research are artifacts of a biased method of investigation. Each of these charges is answered.

Key words : Kay, color, color terms, lexical semantics, language evolution, emergence hypothesis

Paul Kay
Department of Linguistics
University of California
Berkeley, CA 94720
États-Unis
kay@cogsci.berkeley.edu